



Les jeunes bergers à BOZ pendant la guerre.

Pendant la deuxième guerre mondiale (1939-1945) nous gardions les vaches de la ferme de nos parents. Nous avions 7 ans ou plus. Les fermiers qui n'avaient pas ou plus d'enfants de cet âge accueillait les enfants des ravitailleurs Lyonnais. Les ravitailleurs venaient par le train, de Lyon à Senozan, passaient la Saône au Port Celet avec le bateau de Nicolas, et s'approvisionnaient dans les fermes en légumes : pommes de terre, carottes, haricots secs, œufs, beurre, volailles, lapins et même du porc acheté à la boucherie du village. Ils repartaient le soir excessivement chargés. Il y avait là : les frères De Cuevas André et Antoine, Garcia Gaby et Diégo, et tous des « gones » de la Saulaie, quartier d'Oullins, et aussi Maurice Pallier de Lyon, Serge Mecucci, les frères Jacquet Pierre et André, Albert Gobet de Péronne, les frères Daujat Gilbert et André de Pont-de-Vaux. Les troupeaux se composaient de trois à huit têtes. Les vaches des fermes de « Montrillon » allaient paître aux « Pianos » en passant par le chemin de Mâcon. Toutes les autres bêtes de la commune allaient « en champ » au « Paquis ».

A la rentrée des vacances de Pâques nous reprenions l'école à 13 heures au lieu de 13 heures 30, si bien qu'à seize heures nous regagnions la maison, posions le cartable et la blouse noire pour prendre la musette contenant le goûter et la chopine d'eau. Nous détachions nos vaches, et sabots aux pieds, opinel et lance-pierre dans la poche, bâton à la main, musette dans le dos, nous partions gaillardement vers le pâturage. L'herbe était drue et tendre, nos vaches se gardaient toutes seules, les premiers temps du moins.

Alors, après avoir avalé notre goûter, nous jouions, les jeux traditionnels : la chandelle, colin maillard, saute-mouton ou à cache-cache, ou à cacher un objet hétéroclite en disant « ça chauffe, tu refroidis,...) ». Nous faisons aussi des concours d'adresse : un morceau de journal fixé à un peuplier de la route servait de cible, et, à distance, avec le lance-pierres, il fallait l'attraper. Nous jouions aussi à « la cabre ». La cabre était une structure faite d'une branche à trois ramifications d'un mètre environ de haut et tenue à l'envers. Nous devons la renverser à l'aide d'un bâton de vingt centimètres de long environ à une distance de 10 mètres. Pour marquer un point on devait la renverser, alors il fallait la relever, lui donner un coup sur la « tête » avec le bâton et revenir en courant à l'aire de lancer avant que l'adversaire ne la fasse retomber. C'était notre pétanque à nous.

La cabre (1 m environ) et le bâton (20 cm)



Nous avons des occupations plus calmes, par exemple : tailler avec l'opinel des motifs dans l'écorce d'un bâton soigneusement choisi dans les haies toutes proches. Nous fabriquions aussi un mirliton avec un morceau de sureau dont on avait enlevé la moelle, gratté l'écorce et fait une entaille près d'une extrémité, près de laquelle on fixait une feuille de papier à cigarettes dérobée dans le « Job » (carnet de feuilles à cigarettes) d'un fumeur. Et comme un orchestre, nous jouions des airs de comptines enfantines, ou chants appris à l'école, notamment « la Marseillaise » ou le « Chant du Départ » :

« La liberté guide nos pas...

Tremblez ennemis de la France...

Tyrans descendez au cercueil....

Sachons vaincre ou sachons périr.... »



C'était la guerre, bien des papas étaient prisonniers en Allemagne, il fallait éveiller en nous la flamme patriotique.

Nous allions tout le temps pieds nus, même par mauvais temps. L'atmosphère s'étant réchauffée, la baignade en Saône était devenue inévitable, nous avons tous appris à nager, un paquet de joncs faisant office de bouée. Avec nos vaches, il y avait les deux troupes d'oies des familles Martin et Duchêne (on ne disait pas Guyennon-Duchêne). Les belles pièces terminaient leur vie plumées au concours de volailles de Pont-de-Vaux, quant aux autres elles allaient au marché des volailles vivantes. L'herbe était devenue plus courte et si une bête s'éloignait du troupeau il fallait l'y reconduire. Hélas, il fallait traverser une zone où poussaient des chardons gras aux feuilles coriaces et pointues, il fallait chausser les sabots et en courant, bien souvent, on s'écorchait les chevilles. Plaie douloureuse qui tardait à se cicatriser, car on l'écorchait à nouveau avant qu'elle ne soit guérie. Il fallait surveiller davantage nos vaches, les hautes herbes des foin voisins les attiraient. Une haie de « Outre le Bief » avait des signes de faiblesse, et là le troupeau s'y engouffrait. On devait établir notre campement à proximité, en attendant que le fermier ne vienne « boucher » cette ouverture. Nous n'aimions pas rester là, car il n'y avait pas d'ombre et il faisait chaud. Nous devions toujours être à l'entrée, parce que parfois une mère très affectueuse, qui avait vêlé quelques jours auparavant, souhaitait rentrer bien avant l'heure. La plupart du temps nous réussissions à lui faire rebrousser chemin, mais parfois elle forçait le barrage et partait en courant vers l'écurie où elle retrouvait sa progéniture. Vers dix-neuf heures (il n'y avait pas l'heure d'été) nous rassemblions le troupeau pour l'emmenner boire en Saône. Quelques fois une ou deux vaches s'avançaient vers les joncs et se mettaient à brouter, nous les faisons revenir en les bombardant avec des mottes de terre. Tout le troupeau prenait alors la route du village et chaque bête, bien docile, regagnait son écurie.

L'herbe était devenue rare et les bêtes revenaient le soir la panse presque vide. Alors nous changions de direction pour gagner « Les Oignons ».

Mais c'est un autre lieu et la suite vous sera racontée dans le prochain bulletin municipal... (À suivre !)

